

Conférence donnée à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne, le 22 juin 2010

UN PAPE VERT ?

Quand on approche un personnage dont on sait que le nom passera nécessairement à l'Histoire, on ne peut manquer de se demander : quel souvenir laissera-t-il ? Quel jugement portera-t-on sur son action ? Que restera-t-il de son œuvre ? Ces questions ont souvent traversé mon esprit. J'avais travaillé avec le Cardinal Ratzinger pendant une petite vingtaine d'années, lorsque j'étais membre de cette *Commission Théologique Internationale* que lui-même présidait. J'avais donc appris à découvrir son intelligence prodigieuse, alliant la finesse de l'analyse à la puissance de la synthèse, mais faite de pédagogie subtile, car elle vous conduisait à découvrir les choses par vous-même, plutôt que de vous les asséner d'en haut. A son contact, on se sentait devenir intelligent ! La vérité m'oblige à confesser toutefois que je n'avais jamais pensé qu'il pût devenir pape, tant la chose politique ne paraissait guère l'intéresser. Ma surprise fut donc grande quand il fut choisi pour succéder à Jean-Paul II.

Cinq ans après cette élection, peut-on se risquer à dessiner les images que l'Histoire retiendra de lui ? Il en est une qui s'imposera comme naturellement, celle de l'intellectuel et du docteur. C'est là une chance pour l'Eglise, bien sûr, mais je dirais volontiers que c'est là aussi une chance pour la société. Ce que l'on appelle la modernité désigne une réalité devenue si multiforme, si complexe, si contradictoire parfois, que seuls les esprits réellement supérieurs peuvent l'englober en un seul regard.

Ces esprits sont rares, Benoît XVI en fait partie. Ce n'est pas une vénération un peu sottise, de type corporatiste, qui me pousse à avancer ce jugement ; il est partagé par ce qui pense aujourd'hui, par-delà la diversité des écoles philosophiques et des convictions personnelles. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à l'échange de haut vol, traitant précisément de la modernité et de la sécularisation, de la place de l'éthique et de la religion dans une société libérale, qui eut lieu entre le philosophe agnostique Jürgen Habermas et lui-même, à Munich, le 18 janvier 2004, quelques mois donc avant son élection.

Vous auriez raison de me renvoyer, à ce point-ci, à la réelle impopularité dont il souffre depuis le début de son pontificat, et qui s'est accrue ces derniers temps. Je risque une interprétation parmi d'autres : comme tout intellectuel, Benoît XVI ne nourrit aucune affinité avec les lieux communs. C'est dire qu'il ne peut être apprécié ni des médias, souvent empêtrés dans l'émotionnel et le « politiquement correct », ni des opinions dominantes du moment trop sensibles à des engouements passagers.

Chausser les lunettes du long terme, donc de l'Histoire, nous oblige à dépasser les passions du moment. Derrière cette image convenue de l'intellectuel, il me semble pouvoir distinguer une autre figure, secondaire certes, mais intéressante : d'aucuns ont appelé Benoît XVI « le pape vert » (nous trouvons cette expression sous la plume de Jean Bastaire et celle de Patrice de Plunkett). L'expression ne me plaît qu'à moitié, car elle pourrait donner à croire que le pape a emboîté le pas, par conformisme et souci de la mode - ce à quoi, je le répète, il est complètement insensible -, à ce virage des années 90 qui vit les grandes entreprises se repeindre en vert. Le business s'empara du terme *développement durable*, censé assouplir les conflits sociaux et séduire le consommateur. La communication des multinationales, à commencer par les plus polluantes, s'est alors enrobée de slogans

écologiques. De cette annexion des symboles écologiques, elles attendaient une triple gain : séduire le public avec des slogans avec des logos fluides et éthiques, l'emporter dans la concurrence internationale en se faisant passer pour les alliés des pays pauvres, désarmer enfin les contestations de type altermondialiste accusées d'empêcher les multinationales de « résoudre les problèmes environnementaux » (Richard Holmes, vice-président d'Action des affaires pour le développement durable à la BBC, le 16 août 2002)¹.

Depuis trois décennies environ, le vert est donc devenu une composante déterminante dans les arguments publicitaires, comme dans les discours politiques. J'écris cela alors que nous assistons impuissants à l'un des plus grands désastres écologiques de tous les temps, avec la pollution gigantesque du golfe de Mexico. Benoît XVI n'est pas vert de ce green-là. Son propos est moins flamboyant, plus modeste, moins dans l'air du temps. Il me semble cependant que ses réflexions méritent que l'on se penche sur elles : c'est ce que je me propose de faire dans cette conférence.

I LA PREFERENCE POUR FRANCOIS D'ASSISE

En 2006, un spécialiste des questions écologiques, Jean-Marc Jancovici, écrivait sur son site : « Comme bien d'autres personnes, je serais intéressé à connaître la position du pape sur le changement climatique ! » Le point d'exclamation était évidemment un point d'ironie, suggérant que le pape ne parlait jamais de ces questions. Or, les papes en parlent, et depuis longtemps : encycliques,

¹ J'ai gardé dans mes dossiers un commentaire de l'envoyé spécial du journal *Le Monde* au « Sommet de la Terre » de Johannesburg montrant comment les multinationales s'étaient substituées aux ONG afin que fût garantie la primauté du libre-échange dans le *Plan d'action* qui devait être adopté à la fin de la rencontre.

messages, discours abordent avec insistance le problème de la responsabilité humaine envers la nature et le climat. Mais tout se passe comme si un écran rendait leurs propos inaudibles. Pourquoi ? Une première raison vient immédiatement à l'esprit : l'Eglise catholique ne sait pas communiquer. Je confesserais volontiers que nous avons besoin de faire de sérieux progrès en ce domaine. Il existe cependant des causes structurelles à cette déficience. Les paramètres catholiques – la longue durée, la lenteur, la maturation, l'enracinement – sont étrangers à ceux des sociétés occidentales prisant l'instantané, l'éphémère, le souci d'avancer coût que coûte. « Le monde de l'Eglise réagit à l'air du temps d'une façon déroutante, comme le monde des forêts face au climat ».² C'est que l'arbre chrétien a sa vie propre qui n'est pas celle des sociétés dans lesquelles il s'enracine pourtant.

Une seconde difficulté est plus redoutable. Elle prend la forme d'un argument entendu souvent, et souvent présenté comme un reproche : le christianisme aurait fourni la matrice idéologique d'une certaine modernité qui, considérant la nature (tout ce qui n'est pas l'homme) comme une mine éthiquement muette et inépuisable dans ses ressources, a conçu le progrès comme un développement et un accroissement quasi-infinis. Nous n'avons pas le droit de balayer cet argument d'un revers de la main, car il contient une part de vérité. Le christianisme est pluriel. Ses visages sont multiples et ont constamment évolué au cours des siècles. Il y eut de fait un courant qui a incontestablement joué ce rôle : il naît avec les temps modernes, au point de se présenter comme la version moderne du christianisme. Il implique une vision anthropocentrique du monde : l'homme occupe le centre de l'univers qu'il doit soumettre par le génie de sa science et de sa technique. Cette vision s'appuiera sur la philosophie

² P. de PLUNKETT, *L'Ecologie de la Bible à nos jours*. Pour en finir avec des idées reçues, Paris, L'œuvre sociale, 2008 (p. 235)

et la conception mécaniste d'un Descartes, à partir du XVIIe siècle. Elle s'épanouira dans la théologie libérale de la fin du XIXe siècle. Souvent d'origine protestante, cette théologie s'efforce de présenter le christianisme comme une religion radicalement différente des autres. Les religions païennes traditionnelles préconisaient un rapport étroit et harmonique de l'homme avec la nature, souvent habitée par des formes supérieures. Elles offraient un idéal de vie sous la forme de sagesse ancestrales. Selon le courant présenté ici succinctement, le christianisme est essentiellement une religion historique, puisque Dieu est intervenu dans l'histoire des hommes et qu'il conduit cette même histoire par son Esprit. C'est donc du côté de l'histoire, et non de la nature, qu'il faut regarder pour trouver le sens de l'existence humaine, du futur et non des ancêtres, de la prophétie et non pas de la sagesse.

Ce courant a joué un rôle dominant dès la fin du XIXe siècle et pendant les deux tiers du siècle passé. Il tombe sous le coup du reproche évoqué à l'instant : ce christianisme-là ne s'est pas préoccupé de la nature ni de ce qui lui était lié. Il pouvait toutefois se réclamer de certaines références bibliques et non des moindres. Dans le récit symbolique de la création sur lequel s'ouvre la Bible, Dieu crée l'homme à son image : lui seul jouit de ce privilège. Dieu le bénit, encore une fois lui seul, et dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre » (Gn 1, 28). Soumettez, dominez : le texte hébreu est encore plus catégorique qu'il faudrait traduire textuellement : piétinez la terre, foulez-la de vos pieds.

Le christianisme est multiple, disais-je. A côté de ce courant moderne, il faudrait rappeler l'existence d'autres traditions tout aussi chrétiennes qui ont mis l'accent sur la nature perçue comme bienveillante, source d'enseignement, confiée à la gouvernance respectueuse de

l'homme. Là encore, les références bibliques font autorité : « A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est donc le mortel pour que tu t'en souviennes... ? » (Ps 8, 4). De fait, depuis les origines du christianisme, il eut des auteurs, et non des moindres, qui plaideront pour un rapport harmonieux avec la création. Origène croyait qu'il existait une ressemblance de toutes les créatures, certes diverse de l'humaine, avec le Créateur. Au IV^e siècle, Basile de Césarée croyait que « le monde est l'école où s'instruisent les âmes raisonnables, le lieu qui s'offre à notre esprit pour le guider, par les objets visibles, jusqu'à la contemplation des invisibles »³. Nous sommes plus sensibles peut-être à la figure poétique de François d'Assise qui prêchait à toutes les créatures « avec une grande joie intérieure et extérieure comme si elles eussent été douées de sentiment, d'intelligence et de parole » (témoignage de Frère Léon). Cette veine poétique se poursuivra jusqu'à nos jours. Je songe à Péguy qui place dans la bouche même de Dieu ces paroles si franciscaines : « J'éclate tellement dans ma création, dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles (...) dans le vent qui souffle sur la mer et le vent qui souffle dans la vallée (...) Dans les plantes et dans les bêtes et dans les bêtes des forêts (...) Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles »⁴.

Entre ces deux visions chrétiennes, Benoît XVI opère un choix très clair : « Si nous voulons comprendre à nouveau le christianisme, écrivait déjà le Cardinal Ratzinger, et le vivre dans toute son ampleur, il nous faut impérativement retrouver la dimension cosmique de la révélation »⁵. Il rompt donc avec le premier courant qui avait pourtant exercé en Allemagne une influence plus déterminante qu'ailleurs, et se range du côté de ce que j'appellerai la ligne franciscaine. On se rappelle d'ailleurs

³ *Homélies sur l'Hexaméron*, I, 6.

⁴ *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*.

⁵ J. RATZINGER, *L'Esprit de la liturgie*, Ad Solem, 2001 (p. 85).

qu'il avait consacré une thèse universitaire à un franciscain, S. Bonaventure, pour lequel l'homme et la nature font partie d'un même projet théologique, cosmologique et herméneutique. Ce qui lui permettra d'écrire beaucoup plus tard : « On peut pratiquer l'écologie chrétienne à partir de la foi en la Création, qui pose les limites de l'arbitraire humain et indique les dimensions de la liberté... »⁶.

II UN DÉCALOGUE ÉCOLOGIQUE

Benoît XVI a été le collaborateur le plus proche de Jean-Paul II. Comme Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, il a dû viser les grands textes du pontife. Souvent même, il a participé activement à leur rédaction : c'était toujours le cas des encycliques. On peut donc penser qu'il a été aussi l'auteur de la doctrine écologique de son prédécesseur. Jean-Paul II aussi vénérât particulièrement la figure de François d'Assise, parce que son message appelait à rompre avec la violence et la possessivité, à changer de regard sur la nature, à ressentir avec elle une familiarité vitale, à déchiffrer le monde comme une parole divine.

Tout au long de son pontificat, ce pape a mené un procès contre le système économique qui saccage la planète. Dans son encyclique *Sollicitudo rei socialis* (1987), il prend de front la question écologique et formule trois critiques majeures envers « l'industrialisation désordonnée » (§ 34), que nous retrouvons sous des formes semblables sous la plume de Benoît XVI. Elles constituent, en somme, la face critique, voire offensive, de l'écologie chrétienne :

- *La biosphère est un ensemble* : « On ne peut donc impunément faire usage des diverses catégories d'êtres, vivants ou inanimés (...) comme on le veut, en

⁶ J. RATZINGER, *Le Sel de la terre*, Flammarion, Paris, 1997.

fonction de ses propres besoins économiques » sans tenir compte des liens de chacun de ces êtres avec les autres.

- *Les ressources naturelles sont limitées* : « Les utiliser comme si elles étaient inépuisables, avec une domination absolue, met sérieusement en danger leur disponibilité » pour les générations futures.

- *Un certain type de développement menace la qualité de la vie* : « L'industrialisation a toujours plus fréquemment pour effet, direct ou indirect, la contamination de l'environnement ».

Un peu plus tard, dans son message pour la *Journée mondiale de la paix*, le 1^{er} janvier 1990, qui lui vaudra d'être appelé le « khmer vert » par des sites néo-conservateurs, Jean-Paul II formule ce qu'on peut appeler le décalogue de l'écologie selon le christianisme, à la rédaction duquel celui qui devait devenir Benoît XVI a joué un rôle de premier plan :

1. Le cosmos est « pourvu d'une intégrité propre et d'un équilibre interne dynamique ».

2. Tout ce qui vit sur la terre est interdépendant.

3. La démarche humaine envers la biosphère doit choisir une voie de sobriété.

4. Tout pouvoir économique qui détruit les « équilibres écologiques délicats » est néfaste.

5. Il existe un scandale dans l'accaparement des ressources par un très petit nombre.

6. Il faut adopter un principe de précaution, notamment face aux OGM.

7. Il est urgent de mettre sur pied une coordination internationale pour la gestion des ressources de la Terre.

8. Chaque Etat a le devoir de « prévenir la dégradation de l'atmosphère et de la biosphère » sur son propre territoire.

9. Il existe un lien entre la déforestation et la pauvreté dans les pays du Sud.

10. Il existe un lien entre le poids de la dette sur les pays pauvres et leurs productions anti-écologiques.

Comme les écologistes radicaux, l'Eglise voit donc un lien entre l'environnement, le social, l'économique et le politique, mais elle y ajoute l'éthique en quoi elle perçoit une clé pour changer la donne. Il ne suffit pas d'affirmer ces liens ; encore faut-il les analyser et les justifier. Ce sera la tâche de Benoît XVI qui méritera ainsi, plus que son prédécesseur le titre de « pape vert ».

III PENSER L'ÉCOLOGIE

Benoît XVI a parlé d'écologie et de développement durable plus qu'aucun autre de ses prédécesseurs. Dès la Pentecôte 2006, il appelait les catholiques du monde à protéger la création contre « l'exploitation égoïste » : « Qui, en tant que chrétien, croit dans l'Esprit créateur, prend conscience du fait que nous ne pouvons pas user et abuser du monde et de la matière comme d'un simple matériel de notre *faire* ou de notre *vouloir* ; que nous devons considérer la Création comme un don qui nous a été confié, non pour la destruction, mais pour qu'elle devienne le jardin de Dieu, et ainsi un jardin pour l'homme ». Ce bref passage énonce les quatre postulats de la pensée du pape :

- L'écologie chrétienne implique une dimension confessante en l'action de l'Esprit.

- Le pape prend le contre-pied du courant analysé plus haut qui voyait dans la nature une mine neutre et quasiment inépuisable.

- Le meilleur rapport au créé est un rapport eucharistique : si la création est un don, seule une attitude fondée sur le don nous en dévoilera un usage juste.

- L'image du jardin est caractéristique de la sensibilité franciscaine.

Ces idées vont se trouver développées et approfondies dans deux textes fondamentaux que je vous propose d'analyser en dernier lieu. Ils nous permettent de

« penser l'écologie ». Le premier est le message que Benoît XVI adressait au monde à l'occasion de la *Journée mondiale de la paix*, le 1^{er} janvier 2010, rendu public en pleine conférence de Copenhague sur le climat. Le titre en est significatif : « Si tu veux construire la paix, protège la création »⁷. Le second est l'encyclique *Caritas in veritate*, signée en juin 2009.

La conviction qui se dégage de ces textes est que l'écologie ne relève pas seulement de la technique, de l'économique et du politique, mais résulte de choix de nature d'abord éthique. « Pour fonctionner correctement, l'économie a besoin de l'éthique » (§ 45). Depuis trois décennies, l'éthique est devenu un concept à la mode : des centres de *business ethics* se sont créés un peu partout ; on parle de « finance éthique »... Cet intérêt généralisé est, certes, une bonne nouvelle, mais à force d'être utilisé à toutes les sauces, le terme d'éthique n'a plus grande signification. Parmi les diverses approches, l'Eglise propose une voie et plaide en faveur d'une « éthique amie de la personne humaine ».

Cette éthique repose sur quatre principes :

Principe 1 : *Principe d'habitation*. La nature est habitée : c'est ce que j'appelais un peu plus haut la dimension confessante de l'écologie chrétienne. La nature ne résulte pas du hasard ou de la nécessité : pour le croyant, elle est « l'expression d'un dessein d'amour et de vérité » (§ 48). Celui-ci y « reconnaît le merveilleux résultat de l'intervention créatrice de Dieu ».

Une telle conception permet d'écartier la vision mécaniste et utilitariste évoquée à plusieurs reprises dans cet exposé : « La nature est à notre disposition, non pas comme un *tas de choses répandues au hasard* (Héraclite), mais au contraire comme un don du Créateur qui en a

⁷ Cf. *La Documentation catholique*, n°2437, 3 janv. 2010.

indiqué les lois intrinsèques afin que l'homme en tire les orientations nécessaires pour la garder et la cultiver (Gn 2, 15) ». Par sa raison et sa sagesse, donc par un effort de culture, l'homme est capable de « lire » la nature et d'en tirer des leçons pour conduire sa propre existence. La perspective chrétienne ne saurait adhérer pas davantage à des visions néo-païennes ou panthéistes, en vogue de nos jours, qui font de la nature une entité supérieure, divine en quelque sorte, plus grande que l'homme.

Principe 2 : Dans les interventions en faveur du développement, doit être appliqué le *principe de la centralité de la personne humaine* (§ 47). Celui-ci est, si je puis dire, l'alpha et l'oméga du développement, l'agent et le destinataire. Les bons choix écologiques respectent la dignité de la personne et ses droits fondamentaux. Cette vision s'oppose à une conception utilitariste pour laquelle la fin justifie les moyens. Comme l'écrivait déjà Kant, la personne humaine ne saurait jamais être traitée comme un moyen et toujours comme une fin.

Au fond, l'écologie devrait reposer, non pas sur un rapport de force et de domination, comme dans les cas d'exploitation outrancière, mais une alliance, un rapport harmonique entre l'être humain et le développement (§ 50). Nous retrouvons ici la tonalité franciscaine déjà aperçue à plusieurs reprises.

Principe 3 : *Principe de solidarité*, associé au principe plus général de responsabilité tel que Hans Jonas l'avait présenté en son temps. L'espèce humaine est en réalité une famille. Les rapports entre les membres d'une famille sont marqués par une double solidarité, celle qui unit sur les membres présents sur le mode fraternel (partage), et celle qui unit les générations (prévision). Il devrait en aller de même à l'échelle de notre planète. Ce qui suppose que les hommes de ce temps portent le souci des générations futures (§ 48), mais encore que l'accaparement des ressources énergétiques non

renouvelables par quelques-uns (Etats ou entreprises) fasse place à un partage avec les pays plus pauvres (§ 49). On mesure la difficulté de ce dernier défi : les sociétés technologiquement avancées sont-elles prêtes à diminuer leur propre consommation énergétique ? Comment concevoir une redistribution planétaire des ressources énergétiques ?

Principe 4 : *Principe de conversion*. Les choses ne peuvent plus continuer de la sorte : les ressources s'épuisent, la création se dégrade. Il est donc nécessaire et même urgent de changer de mode de vie. « La façon dont l'homme traite l'environnement influence les modalités avec lesquelles il se traite lui-même et réciproquement » (§ 51). Un véritable changement de mentalité doit nous amener à adopter de nouveaux styles de vie marqués par la sobriété (on devine que ce principe ne conviendra guère à des mentalités consuméristes). L'écologie ne révèle pas seulement le rapport de l'homme à l'environnement, mais son rapport à lui-même. « Les devoirs vis-à-vis de l'environnement découlent des devoirs vis-à-vis de la personne considérée en elle-même, et en relation avec les autres » (Message de janvier 2010). La manière dont celui-ci se réfère à sa consommation, à son hygiène, à sa sexualité, à sa conception de l'altérité, à la culture, à son rôle dans la Cité, permet de dessiner une véritable écologie humaine, disons un nouvel art de vivre.

*

Au fond, Benoît XVI parle comme *Blue Planet*. A la différence des « climats sceptiques », il reconnaît sans ambages l'existence d'un drame écologique : « Il serait irresponsable de ne pas le prendre sérieusement en considération. Comment demeurer indifférents face aux problématiques qui découlent de phénomènes tels que les changements climatiques, la désertification, la dégradation et la perte de productivité de vastes surfaces agricoles, la

pollution des fleuves et des nappes phréatiques, l'appauvrissement de la biodiversité, l'augmentation des phénomènes naturels extrêmes, le déboisement des zones équatoriales et tropicales ? » (Message du 1^{er} janvier 2010).

L'Etat du Vatican est le plus petit du monde. Il s'efforce de s'appliquer à lui-même les recommandations qu'il propose à tous. C'est ainsi qu'il a installé des panneaux de cellules photovoltaïques sur le toit de son principal auditorium pour fabriquer de l'électricité avec le soleil romain. Pour compenser ses émissions de dioxyde de carbone, il a commencé à planter une « forêt climatique » de plusieurs centaines d'hectares dans le parc national de Bück (Hongrie). Le Saint-Siège est ainsi devenu le premier Etat climatiquement neutre.

Ces mesures, je le sais, sont symboliques. L'Eglise ne propose pas de solution technique, il n'appartient pas à sa mission de le faire. Elle porte un diagnostic, mais refuse de se laisser enfermer dans une vision pessimiste ou fataliste. Il me semble que Benoît XVI fait œuvre prophétique quand il déclare : « L'humanité a besoin d'un profond renouvellement culturel ; elle a besoin de redécouvrir les valeurs qui constituent le fondement solide sur lequel on bâtit un avenir meilleur pour tous. La situation de crise qu'elle traverse actuellement – de nature économique, alimentaire, environnementale ou sociale – sont, au fond, aussi des crises morales liées les unes aux autres. Elles obligent à repenser le chemin commun des hommes » (id.). Ses appels à un style de vie plus sobre et à des modèles de consommation maîtrisée, ce qui revient à remettre en cause le dogme du consumérisme ambiant, seront-ils entendus ? On ne demande pas aux prophètes d'être populaires ; les vrais ne le sont jamais. On attend qu'ils nous dérangent. Ce « pape vert » ne manque pas de le faire.